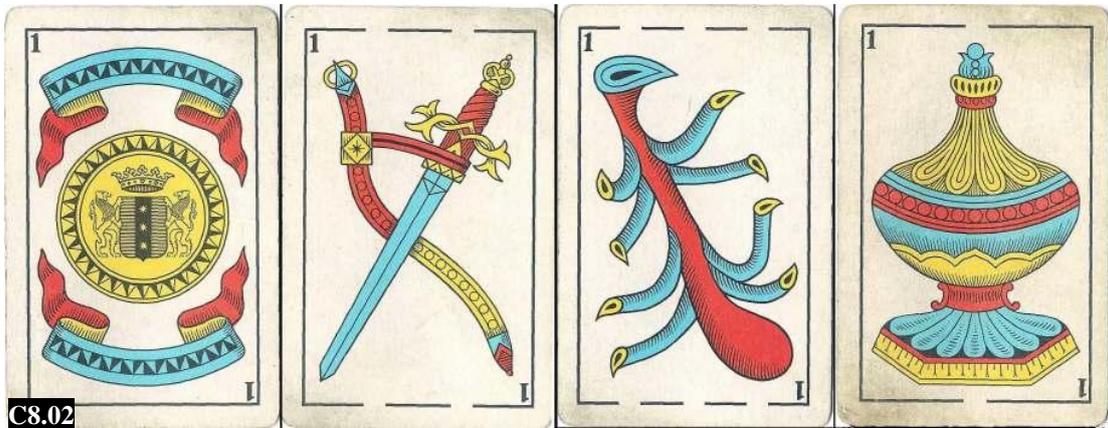




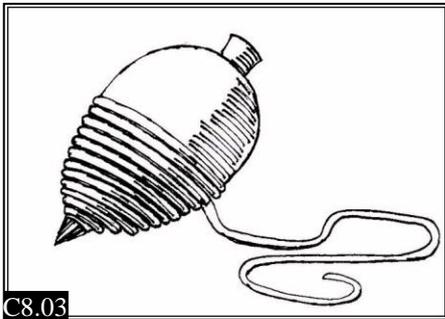
C8.01

Cartes à jouer françaises – Série "rouge" des 8 "carreaux" sur les 32 cartes



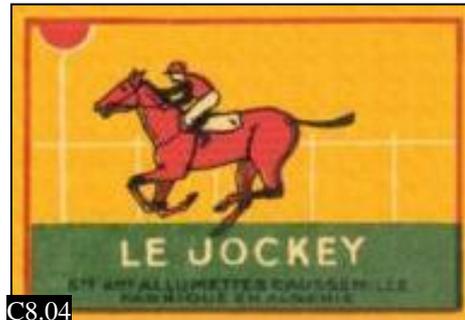
C8.02

Cartes à jouer espagnoles – Logos des 4 séries : "Ronda", "Espada", "Bastón", "Copa"



C8.03

Toupie et sa "guitane"



C8.04

Tchape de boîte d'allumettes



C8.05

"Tas" de noyaux d'abricots

Chapitre VIII

Loisirs et divertissements

Des loisirs et autres événements heureux parsèment mon adolescence. Ils accompagnent et complètent ma scolarité, mes activités sportives et mes occupations jocistes militantes.

Ces souvenirs peuvent se classer en deux périodes : la préadolescence en 1940-1942 (13 / 14 ans), et l'adolescence en 1944-1946 (16 / 19 ans) ; entre lesquelles s'intercalent le débarquement des Alliés fin 1942 suivi de l'épisode scolaire à Marengo" en 1943 (15 ans).

Ma vie s'écoule essentiellement à Alger, comme pendant mon enfance. Mais chaque année, durant les grandes vacances scolaires d'été, je suis accueilli quelques semaines à Oran par mes sœurs¹,

Les voyages touristiques en famille, malgré l'instauration des congés payés en 1936, ne sont pas encore démocratisés. Seule une faible frange de la population, la "classe aisée", peut en bénéficier

Les rares colonies de vacances de l'époque, essentiellement réservées aux enfants de familles indigentes², ne sont pas pour moi.

Alger (1940 – 1943)

À l'ère des divertissements électroniques et de la "société des loisirs", inconnus encore en cette période, je conserve de ma préadolescence le souvenir de certains jeux et de quelques distractions abandonnés ou délaissés depuis.

Les jeux de cartes

Pratiqués à l'heure de la sieste en été, dans la "fraîcheur" des cages d'escaliers, j'ai appris en ces occasions à jouer à la "bataille" et à la "ronda" avec les cartes espagnoles (C8.02), et à "la belote" avec les traditionnelles (C8.01).

On prenait bien soin de ne pas faire trop de bruit pour ne pas se faire "éjecter" par les locataires de l'immeuble.

Quelques années plus tard, avec les copains, je me suis perfectionné à la belote chez Vincent "Au bar des amis". C'était un jeune camarade d'Eugène, employé comme barman par son oncle propriétaire du bar.

¹ Françoise, Marinette et Henriette.

² Personnes "pauvres" percevant des "secours" publics.

1942 - À la Cité



C8.06

En Janvier, un dimanche après-midi, au "Petit Jardin", avant le cinéma
(*Debout* : Vincent Pacifico, Antoine Ros, Jeannot Gatto, Papallardo, Dédé Chiari, Charlot Hamelin)
(*Accroupis* : Norbert Benessiano, "X", Gégé Pernice, René Peres, Vincent Perez)



C8.07

En mai, au parapet du "Quartier"



C8.08

En mars, un dimanche avant le ciné
(Moi, Robert Sonigo, "X", Gégé Pernice)

Situé rue de Châteaudun, près du Marché de Bab-el-Oued, le bistrot n'était pas grand, 3 ou 4 tables. Presque désert dans la journée, il se remplissait midi et soir à l'heure de l'apéritif.

Nous jouions donc certains après-midi et "dégagions" avant l'affluence, car nous ne participions pas à l'amélioration du chiffre d'affaires. Nos finances ne nous permettaient pas de prendre autre chose qu'un sirop à l'eau. Et, à part de rares exceptions, l'usage ne nous entraînait pas à boire de l'alcool avant le "service militaire".

Mais ce jeu de société statique ne m'a jamais passionné.

La barougade.

Divertissement "non breveté", mis au point par "la Cité". C'était une variante du football, en l'absence de terrain et de ballon appropriés. Deux équipes s'affrontaient. L'effectif variait suivant le nombre de participants disponibles.

Le jeu consistait à frapper une balle à coups de pieds pour lui faire faire le tour d'un immeuble en partant de son portail d'entrée. S'opposant en sens inverse, chacune des parties devait la ramener à son point de départ en appliquant "plus ou moins" les règles du foot.

Le bâtiment était le 42ter, bordé par la placette surplombant la rue Picardie, à l'opposé le mur de soutènement de la rue Réaumur et, formant les côtés, le 42bis et le 44bis (C1.04).

Le cuir était remplacé par une balle en caoutchouc, fragile, chère et rare. C'était la guerre et le plastique encore inconnu. On se contentait alors généralement d'une pelote de papier journal, bien ficelée, qui durait ... le temps d'une partie.

La toupie.

À l'ère des jeux électroniques, celle-ci a complètement disparu comme les noyaux d'abricots (C8.05) ou les "tchapes" (C8.04) ... déjà décrits précédemment. Sa pratique était pourtant passionnante. L'adresse et la dextérité n'étaient pas suffisantes, il était nécessaire d'acquérir aussi une certaine technicité.

L'engin (C8.03) était d'abord "trafiqué" par des "techniciens" : la tête était sciée et le clou d'origine remplacé par une longue pointe pouvant atteindre 3 ou 4 cm.

La "guitane"¹ enroulée, bien serrée soigneusement autour du corps, la "technique" du lancer n'était pas facile à réaliser :

L'extrémité de la cordelette maintenue entre les doigts, la toupie était propulsée sur le sol d'un geste sec et ferme et, s'enchainant dans le même mouvement, la main revenait rapidement en arrière. Cette action de va et vient ressemblait à celle développée pour réaliser un ricochet à la surface de l'eau avec un galet. Le déroulement rapide du cordon entraînait alors la rotation du jouet qui "ronronnait" agréablement sur le macadam.

Mais pour réaliser cet "exploit", et développer d'autres performances, un apprentissage laborieux était nécessaire.

L'étape suivante consistait à glisser les doigts écartés sous la toupie tourbillonnante pour la récupérer sur la paume de la main, sans interrompre son tournoiement. Un agréable picotement irradiait alors tout le membre.

¹ Argot algérois désignant la cordelette qui permet de l'enrouler et de la lancer.

En février 1942 – Avec des camarades de la Cité



Au parapet du "Quartier" devant la Chapelle de l'Hôpital Maillot

(*Accroupis* : Georges Baesa, Vincent Perez, Gégé Pernice, "X")

(*Debout* : René Peres, Jeannot Gatto, Antoine Ros, Dédé Chiari)

(Sur le parapet : Vincent Pacifico, Marcel Perez, Mestre)



En promenade sur les hauteurs de Notre-Dame d'Afrique

(*Debout* : Jeannot Gatto, René Peres, Mireille Arbona, Pierre Berger)

(*Accroupis* : Simone Azoulay, Gégé Pernice, Antoine Réquena, "Chelotte", "X")

Parmi d'autres "variantes" je retiendrai la "récupération en vol" :

La projection s'effectuait toujours normalement vers le sol, mais, une accélération du mouvement de va et vient faisait revenir vers soi la toupie avant qu'elle ne touche terre. Encore en l'air, la "guitane" libérée, on la recevait alors dans le creux de la main toujours tournoyante. Cette opération nécessitait souplesse et doigté. Mal maîtrisée, elle pouvait être dangereuse car, dans sa phase de retour, on risquait de la recevoir en pleine figure.

Je ne comptais pas parmi les "virtuoses" de la "discipline", mais je m'en tirais assez bien.

Les jeux de société

Certains jours en fin d'après-midi, nous nous retrouvions parfois en compagnie de quelques filles. Pour meubler notre désœuvrement, nous jouions alors à différents jeux de société. On se regroupait généralement sur le perron du logement de Fanfan, rue Réaumur artère peu fréquentée.

Le choix des jeux des métiers ou des portraits, des charades, de pigeon vol, etc., étaient laissés à la gent féminine plus sensible à ces divertissements. Les garçons "exigeaient" simplement qu'il y ait comme "gages à la clef", ... des baisers. Mais, ... sur la joue, ... naturellement. Nous n'avions pas encore adopté dans nos salutations les embrassades courantes actuelles entre filles et garçons.

Mais pauvres naïfs, nous n'avions pas compris la délicate intuition de ces demoiselles. Faisant les mijaurées et maintes circonlocutions, elles semblaient se soumettre à nos revendications, non sans réticences, alors qu'elles n'attendaient que cela.

Autres divertissements

J'ai déjà cité dans des chapitres précédents certains loisirs partagés avec les camarades de la Cité¹. En particulier :

- Le regroupement des jeunes gens sur la "placette du Quartier", en fin de journée après le boulot, pour bavarder "jusqu'à plus soif" (C8.09). Ils n'avaient pas encore le privilège de pouvoir converser à l'aveuglette le mobile collé à l'oreille. Mais ils avaient pour la plupart l'avantage de s'asseoir sur le parapet, contrairement à beaucoup de jeunes oisifs d'aujourd'hui contraints, debout, à "tenir les murs"² une grande partie de leur journée

- Les séances de cinéma du dimanche après-midi, encadrées ou prolongées par des promenades en ville (C8.06-08).

- Les excursions en groupe, nous menant vers les plages ou les forêts de pins dans les environs d'Alger (C8.10-11-12-13).

- Les bains de mer aux plages des "Deux chameaux" ou au "Petit bassin" qui étaient nos principaux loisirs printaniers et estivaux.

Les déplacements s'effectuaient généralement à pieds ou en transports en communs, essentiellement en tramways.

¹ Chapitre VII ; "Rubrique Activités socioculturelles", "L'ASHBM".

² "Auxquels ils s'adosent dans la rue" : expression argotique venue de l'Algérie indépendante.

1942 – L'ASHBM en excursions et pique-niques



C8.11

Pâques aux Pins Maritimes
Je suis accroupi à droite et
Jeannot est debout à gauche



C8.12

15 août – Je suis au centre avec les lunettes et Jeannot à ma droite main sur la hanche



C8.13

**14 juillet à Maison-Carré
René, Jeannot, et Simone**
(de gauche à droite)

Oran (1940 – 1943)

Le figuier

Il était déjà présent sur le terrain du faubourg Delmonte à Oran, acheté par mon père au retour de la guerre¹ au début des années 20. Il agrémentait le paysage près de la vieille maison² logée sur ce lopin de terre. Il ne ressemblait pas aux petits figuiers trapus de Provence. Vieux et imposant à mes yeux, il était la fierté paternelle.

Cité au chapitre IV de mon enfance, il représentait un espace ludique pour mes vacances oranaises d'été :

Je m'amusais à grimper dans sa ramure pour cueillir ses figues succulentes dont je me régalaïs. Mais à leur dégustation la prudence s'imposait, car, jamais traitées, les vers partageaient parfois le festin.

Même assez grand, je passais encore souvent quelques moments de lecture, isolé dans son épaisse frondaison, assis inconfortablement sur une de ses branches.

Au milieu de ses larges feuilles épaisses, velues et poussiéreuses, je respirais difficilement et me sentais plutôt mal à l'aise. Mes dispositions asthmatiques latentes devaient probablement se manifester, mais je n'en avais pas conscience. De plus, le latex blanc, visqueux et collant qui s'écoulait lorsque leurs tiges se brisaient, provoquait une irritation cutanée comme celle causée par l'ortie. Je me grattais alors longtemps bras, jambes et cou pour calmer ces désagréables démangeaisons.

Pourtant, malgré ces désagréments, je garde la nostalgie de ce modeste figuier qui reste, à mes yeux de jeune citadin, un arbre majestueux.

La Cueva del agua et Mers-el Kébir

Après les épisodes du cabanon aux Deux-moulins et la séquence André Ranco déjà exposés, deux anecdotes me rappellent des baignades au cours des grandes vacances passées à Oran en 1941 ou 1942 :

Mon oncle Paco³, le mari de ma tante Isabelle, nous mena un après-midi, son fils Franço et moi, nous baigner à la "Cueva del agua"⁴. Il fallait savoir nager, car, la plage étant pratiquement inexistante, "on n'avait pas pied" en partant des rochers.

Mais tonton était un excellent nageur. Il avait participé dans sa jeunesse à la traversée de la Seine à la nage⁵, lorsqu'il travaillait à Paris dans les années 20. C'était un vrai "poisson" et ne se lassait pas de faire des pitreries. Celle-ci en particulier :

Il prenait la position accroupie les bras enserrant les genoux, et se maintenait en flottant la tête en partie hors de l'eau pour lui permettre de respirer. Il m'encourageait à essayer, mais, malgré mes efforts, je n'arrivais pas à me stabiliser et basculait en roulant sur le côté. Je compris plus tard qu'il fallait avoir un peu de "bedaine" pour servir de lest et permettre la stabilité du corps.

L'autre souvenir, beaucoup moins drôle, m'entraîne à Mers-el Kébir où mon cousin Bébert m'avait conduit avec un de ses camarades pour une joyeuse séance de natation.

¹ Avec le pécule reçu de l'État comme ancien combattant blessé de guerre.

² Reconstituée en 1934, située sur la rue Lieutenant Larrazet, où naquirent plus tard Fabienne et Bruno.

³ Boucher-charcutier rue de la Bastille (voie commerçante, semblable au cours Lafayette de Toulon).

⁴ Mini plage parsemée de rochers aux pieds des falaises du Ravin blanc, à l'Est du port d'Oran.

⁵ Le journal "L'Auto" organisa cette course, de 1905 jusqu'en 1936, mais suspendue entre 1914 et 1921.

Elle se termina, à partir des rochers du port, par une balade en "pastéra"¹ dans la rade. Mais l'agréable promenade nous amena au-dessus d'une masse sombre se détachant du fond de l'onde opaque. C'était l'épave du cuirassé "Bretagne" coulé par les Britanniques le 3 juillet 1940². Une sensation désagréable nous envahit alors, en pensant aux hommes restés prisonniers dans les flancs du navire et dormant maintenant de leur dernier sommeil. Ils faisaient partie des 1300 marins morts ce jour là, depuis seulement un an ou deux.

Aïn-Franin

En 1943, mon année scolaire à Marengo terminée, je passe une partie des "grandes vacances" estivales à Oran chez mes sœurs. Ma fratrie oranaise³ a détaché un de ses membres, le "fusilier-voltigeur" Antoine Ivarra (Tonico), pour "sauver la patrie" après le débarquement des américains en novembre 1942. Son frère Jean, aussi mobilisé, est gardé quelques semaines puis libéré comme agriculteur : "dispensé temporaire" afin de "ravitailler le pays". Et Fritz, le Suisse "non belligérant", chef chaudronnier à la "Brasserie"⁴, approvisionne la maisonnée d'une caisse de bouteilles de bière reçue en avantage en nature tous les samedis. Dommage, je n'aime pas l'amertume de cette boisson, j'aurais préféré le coca-cola non encore en vogue.

Lors d'une permission, Tonico a l'excellente idée d'accepter d'un camarade, Mr Monsarate grossiste en salaisons, les clés d'un petit cabanon qu'il possède en bord de mer. En l'absence de sa famille, il le met à notre disposition pendant deux semaines. Il se situe à Aïn-Franin, bourgade sise à une quinzaine de kilomètres à l'Est d'Oran, entre Canastel et Kristel, au pied de la Montagne des Lions.

Pas d'essence, pas de voiture ! Tous les déplacements importants en cette période s'effectuent à bord du break à cheval du "Père" Ivarra. Au trot mesuré du bidet, le village est atteint en moins de ... 2 heures. Et, si nous ne bénéficions pas de la rapidité du TGV, nous avons l'avantage d'admirer à loisir le paysage bucolique qui se déroule sous nos yeux.

Arrivé à destination, l'attelage s'arrêtait au bout d'un chemin dominant la mer en contrebas. Un sentier pédestre serpentant dans des éboulis nous menait à une mesure en dur accrochée aux rochers, à quelques dizaines de mètres du bord de mer.

Pas d'eau, pas d'électricité et la plage inexistante, ... "le pied" ! Pourtant malgré l'inconfort, la joie de retrouver la mer m'a permis de savourer, durant ces 15 jours, des vacances de rêves.

Je garde de ce séjour, le souvenir d'un liberty-ship⁵ échoué à 150 ou 200 mètres de la côte. Chaque matin une corvée de prisonniers italiens, encadrés par quelques soldats américains, se rendait à son bord. Ils embarquaient dans une chaloupe tirée au sec sur les rochers tous les soirs. Ils nous saluaient toujours poliment et nous offraient parfois des friandises et autres denrées disparues depuis 1939. Je goûtais pour la première fois du beurre salé tiré d'une grosse boîte métallique de 4 ou 5kg.

¹ Petit bateau à rames à fond plat.

² Voir chapitre V, photos (C5.15 et 17) et texte encadré.

³ Françoise, Marinette, Henriette.

⁴ La Brasserie Algérienne Oranaise (La BAO).

⁵ Cargo "symbole" de 7 000 à 10 000 tonnes construits en plusieurs milliers d'exemplaires par les Américains.

Leurs travaux devaient consister à démonter des pièces particulières pour les récupérer, car, à leurs passages, on ne voyait pas grand-chose de la cargaison probablement déchargée depuis longtemps.

Alger (1944 – 1946)

Le "Foyer du jeune travailleur"

Le sous-sol de la chapelle Sainte-Thérèse était le lieu de ralliement des militants et sympathisants jocistes. J'avais un double des clés et assurais la permanence "presque" tous les soirs comme "Responsable" du Foyer.

Restant équipée de ses agrès, cette salle gardait toujours sa destination sportive. S'y rajouté une bibliothèque et quelques tables pour des jeux de société et des réunions. Elle servait encore d'espace à différentes activités ludiques, malheureusement demeurées pour la plupart en projet.

La Bibliothèque

Déjà évoquée elle n'emporta pas un grand succès, car la plupart des jeunes fréquentant le Foyer avait quitté l'école bien avant le certificat d'études - en CMI ou CE2.

Pour l'anecdote, il me revient en mémoire les réparties de Louis Dell'Isolla, en pique-nique, désignant les olives vertes et les olives ... "noirtes". Et pourquoi-pas ? Il respectait une certaine logique phonétique toute personnelle. Je poursuis en précisant qu'il était ouvrier menuisier à 17 ans, dans une menuiserie au pied de la Kasbah exploitée par son oncle artisan, après avoir commencé son apprentissage à 12 ans. Dans les années 50 il devenait pompier professionnel, et, dans la décennie 90 prenait sa retraite comme lieutenant de pompiers en France.

Le théâtre

Une seule séance me reste confusément en mémoire. Elle se déroula sous la direction de notre camarade Pousset qui inspira et supervisa le programme.

Il choisit, en première partie, une scène désopilante des "Gaîtés de l'Escadron" de Courteline. Ce dernier était inconnu "au bataillon", par contre, l'assistance connaissait parfaitement Raimu et Fernandel, les vedettes cinématographiques de l'époque qui avaient joué dans ce film à succès dans les années 30.

Le "Lycée Papillon" fut l'autre saynète chantée, proposée par nous mais mis en scène par notre futur jésuite. Toujours calme et pondéré, c'était la tête pensante qui savait refréner nos agitations et diriger nos comportements. La distribution comptait, entre autres : Fanfan qui jouait le professeur et Eugène l'élève Cancrelat, le cancre de la classe. Si ma mémoire ne me trahit pas, j'étais absent du "casting" car je devais assurer le rôle ... "d'assistant metteur en scène".

Enfin, dans cette dernière "fonction", j'essayais d'entraîner Fanfan à interpréter "Le Chant des Partisans", chanson patriotique en vogue à la fin de la guerre. Il possédait une belle voix de basse qui allait très bien avec la mélodie de cet air, mais malheureusement il chantait faux. N'ayant aucune notion de musique vocale et encore moins de chef de chœur, ma tentative ne fut pas concluante. Heureusement, "épaulé" par Eugène et moi, le programme fut assuré mais ce ne fut pas un grand succès.

En juillet 1946



Le 21, Au Domaine des Pères Blancs à Maison-Carré
(**"X"**, Eugène, Rolland Agay, Frère Noël, P'tit Vincent, Frère Jean, Moi, **"X"**)



Le 27, Sur la route de Réghaïa
(Moi, Roland Agay, Eugène, Louis Dell'Isola, Fanfan, Gaby Perez)
(Mon vélo était le véhicule professionnel d'Adolphe, mon beau-frère, bien plus grand que moi)

Les excursions

Après le départ des jeunes gens de la Cité pour la guerre, en 1943, les excursions en groupe reprennent avec la JOC certains week-ends. Elles nous mènent vers les plages bordées de pins maritimes : Sidi-Ferruch à l'Ouest, et, Fort-de-l'Eau, Maison-Carré et les Pères Blancs à l'Est. Il me reste quelques souvenirs de ces déplacements rappelés par quelques photos (C8.14-15-18-20).

Je garde notamment en mémoire nos rencontres avec les Pères Blancs (C7.E1), et particulièrement avec Frère Noël et Frère Jean (C8.14). Nous avons fait leur connaissance en allant chercher de l'eau potable auprès de leur couvent, siège de leur "maison mère", située à 1 km de la plage.

Le premier, chaleureux et jovial, l'aspect rondouillard accentuant sa petite taille, était frère cuisinier. Durant son apprentissage professionnel, une blessure grave à la paume de sa main gauche avait sectionné un tendon. Elle laissait une grande cicatrice, et, l'annulaire paralysé restait définitivement recroquevillé. Il avait été fiancé, venait d'Oran et, après son accident, certaines circonstances l'avaient entraîné dans les Ordres (?). Ayant retrouvé paix et bonheur, il s'y sentait bien, il avait 25 ans.

Le second, au contraire, rouquin fluët, plutôt timide et réservé, était frère tourier¹. Il portait curieusement sa chéchia tronconique comme un haut de forme. Doux et sympathique, moins de 30 ans aussi, il ne s'épancha pas sur sa vie antérieure.

Quand ils pouvaient se libérer leur service terminé, ils venaient nous rendre visite l'après midi sous les pins en retrait de la plage. Ils n'étaient pas les derniers à "taper" dans le ballon avec leurs sandales, en tenant maladroitement soulevée leur gandoura. Accompagnant leurs gesticulations désordonnées, nous passions quelques moments de "franches rigolades".

Les contacts avec la JEC (Jeunesse étudiante Chrétienne) nous ont amené Fanfan et moi, après avoir naturellement embrigadé Eugène comme potache avec nous, à une visite pique-nique du "Tombeau de la Chrétienne" (C8.25). C'est un mausolée situé à une cinquantaine de kilomètres à l'Ouest d'Alger, près de Tipaza. Il daterait de l'époque numide, probablement du début de l'ère chrétienne². Il ressemble de loin à une énorme meule de foin, d'environ 80 000 m³, 60 m de diamètre et 32 m de hauteur. Érigé sur une colline du Sahel, il domine la plaine de la Mitidja à 261 m d'altitude.

À cette occasion nous avons fait la connaissance des frères Bernardo, jumeaux facétieux et "sympas". Renommés dans les milieux sportifs d'Alger, champions de natation licenciés au RUA, ils détenaient le record d'Afrique du Nord cadets du 100 m nage libre en 1m 4s. L'un des deux, Jo, sera champion de France du 1500 m durant plusieurs années (1949, 1952, 1953, 1954) et champion olympique en 1951 du relais 4 x 200 m, avec Alex Jany et Jean Boiteux.

Les promenades et le cinéma

Les séances de cinéma du dimanche après-midi, encadrées ou prolongées par des flâneries en ville se poursuivent (C8.19). Elles sont remplacées parfois par quelque loisir exceptionnel. Le matin reste, généralement, réservé aux sports.

¹ Dans un couvent le religieux chargé des relations avec l'extérieur et, plus prosaïquement, le portier.

² Il aurait été construit par le roi Juba II (25 av. J-C à 23 ap. J-C) pour son épouse la reine Cléopâtre Sélééné.

Gouvernement Général, Forum et Monument aux Morts



C8.16

Le Gouvernement Général face au Forum

Le bd Laferrière caché, en contre bas, descend vers le port en arrière plan



C8.17

Boulevard Laferrière : le Plateau des Glières et le monument aux morts

Au-dessus de ce dernier, hors photo à droite, le Forum

Le Forum (Alger)

Devenu lieu mythique des algérois, depuis le **13 mai 1958**, date de la manifestation des anciens combattants à la mémoire de 3 soldats français, prisonniers du FLN, fusillés en Tunisie.

Cette démonstration entrainera la chute de la IV République en faisant appel au Général De Gaulle qui proclamera, du balcon du bureau du Secrétaire général du Gouvernement Général¹, face au "Forum", le **4 juin 1958** :

.....
Je vous ai compris !

Je sais ce qui s'est passé ici. Je vois ce que vous avez voulu faire. Je vois que la route que vous avez ouverte en Algérie, c'est celle de la rénovation et de la fraternité.

Je dis la rénovation à tous égards. Mais très justement vous avez voulu que celle-ci commence par le commencement, c'est-à-dire par nos institutions, et c'est pourquoi me voilà. Et je dis la fraternité parce que vous offrez ce spectacle magnifique d'hommes qui, d'un bout à l'autre, quelles que soient leurs communautés, communient dans la même ardeur et se tiennent par la main.

Eh bien ! De tout cela, je prends acte au nom de la France et je déclare, qu'à partir d'aujourd'hui, la France considère que, dans toute l'Algérie, il n'y a qu'une seule catégorie d'habitants : il n'y a que des Français à part entière, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

.....
Et, à Mostaganem, deux jours plus tard, le **6 juin 1958** :

La France entière, le monde entier, sont témoins de la preuve que Mostaganem apporte aujourd'hui que tous les Français d'Algérie sont les mêmes Français. Dix millions d'entre eux sont pareils, avec les mêmes droits et les mêmes devoirs.

.....
Il n'y a plus ici, je le proclame en son nom [la France] et je vous en donne ma parole, que des Français à part entière, des compatriotes, des concitoyens, des frères, qui marchent désormais dans la vie en se tenant par la main.

.....
Mostaganem, merci ! Merci du fond du cœur, c'est-à-dire du cœur d'un homme qui sait qu'il porte une des plus lourdes responsabilités de l'Histoire. Merci, merci, d'avoir témoigné pour moi en même temps que pour le France !

Vive Mostaganem ! Vive l'Algérie ! Vive la République ! Vive la France !

Le général s'éloigne du micro. La foule scande : "Algérie française". Le Général revient au micro et clame : "Vive l'Algérie française".

"Un ange passe" ... Tout est dit pour comprendre la suite des événements.

Extraits de discours à classer dans les Archives de l'Histoire, la "Vraie", ... pas "l'Officielle" insidieusement manipulée par de pseudos historiens, "spécialistes", rabâchant des clichés tronqués, éculés et souvent erronés.

C8.E1

¹ Bien connu de mon père, "gardien de bureau" auprès du Secrétaire général durant plus de 25 ans. Enfant, j'avais visité ce bureau. (Mais je n'ai pas conservé un morceau de moquette en souvenir).

1945 - 1946 - Avec la J.O.C.



C8.18

14 Juillet 1946 – Sur la plage de Sidi-Ferruch

(Je suis à genoux, au centre, à mes côtés Eugène, avec le bonnet, regarde Fanfan debout vers l'extrême gauche)



C8.19

1945 – Un dimanche de mai

Devant : René, Rolland, "X", Yvette, Gilberte
Fanfan, Eugène, Jeanine, , P'tit Vincent



C8.20

1946 – 14 juillet à Sidi-Ferruch

Sur mes épaules Paulette, sœur de René Reig qui épousera Jeannot Hess mon coéquipier basketteur

Depuis le débarquement des Alliés, les films, essentiellement américains, sont sous-titrés. Le doublage viendra progressivement en 1944 et 1945.

La séance commençait par les actualités de la semaine, suivies d'un court métrage. Un entracte d'un quart d'heure précédait le film principal. La salle s'éclairait pendant l'interruption, on pouvait alors sortir se dégourdir les jambes, et l'ouvreuse passait dans les allées offrant à la vente bonbons et autres friandises disposés dans sa large caisse rectangulaire pendant à son cou.

Nos promenades se prolongeaient quelquefois jusqu'au boulevard Laferrière (C8.17), en centre ville. Aménagé en squares et gradins, il dominait la rade et le port d'Alger offrant une vue magnifique imprenable. Nous le gravissions en longeant "le Plateau des Glières" et les délicats jardins qui recevront plus tard l'éblouissante "Horloge florale". Puis, après avoir salué au passage le majestueux monument aux morts, la vaste place du "Forum" (C8.16) (place Georges Clemenceau) nous accueillait pour écouter et "voir", dans leurs flamboyants uniformes, les soldats de l'orchestre philharmonique de l'Armée des États-Unis. L'esplanade, face à l'imposant immeuble du Gouvernement Général (C8.16), recevait tous les dimanches une soixantaine de militaires musiciens. Ils interprétaient magistralement un répertoire éclectique varié, chaudement applaudi par la population algéroise. Leur concert se terminait inmanquablement par l'Hymne national des États-Unis, "The Star-Spangled Banner", découvert à cette occasion.

Cette évocation du "Forum" me projette quelques années plus tard, en 1958, m'insufflant le besoin d'exprimer ma rancœur dans l'encadré ci-avant (C8.E1). Atténuée depuis, elle resurgit parfois.

Surprises-parties et premier flirt

En février 1945, je participe à ma première surprise-partie pour l'anniversaire de Jeannine qui fête ses ... 14 ans ; j'en ai 17. Cette belle jeune fille, paraissant en avoir deux ou trois de plus, flirtait avec Fanfan depuis quelques semaines. Leur entente ayant perduré, ils se sont mariés depuis, et, comme dans les merveilleux contes de fées : " ils eurent beaucoup d'enfants".

Une quinzaine de jeunes gens de la JOC se retrouvent ce dimanche chez sa grand-mère. Elle nous reçoit à l'insu de sa mère, brave femme mais vrai "gendarme". Je ferai sa connaissance plus tard, lorsque mon camarade "fréquentera officiellement".

Nous essayons maladroitement d'apprendre à danser sur la musique nasillarde d'un phonographe, remonté manuellement à la manivelle et alimenté par quelques 78 tours. Mais nous faisons le plus souvent les imbéciles pour nous rendre intéressants devant les filles.

À cette occasion, Huguette Gatto, la fille de mon parrain, ma cadette d'un an, me présente son amie Yvette. Mignonne jeune fille gracile et menue, les cheveux châtain ondulés, le visage agréable et les yeux marron dissimulés par d'épaisses lunettes. Cet inconvénient devenait un avantage pour sa personne, car, à travers de lourdes paupières elles dissimulaient un regard morne de chien battu. Une affection oculaire à la naissance l'avait laissé pratiquement aveugle les deux premières années de son enfance.

Notre attirance commune pour la danse permet à un "certain courant" de passer. Mais nos atomes crochus se manifestent la semaine suivante, chez Gaby Perez¹, à la prochaine surprise-partie qui ne sera pas la dernière. Cela fait alors ... "tilt" ! C'était parti ...

¹ Dans la rue du vieux cinéma "Palace", près des "Trois horloges", le centre de Bab-el-Oued.

Lucien et René, Huguette et Yvette



Mars 1945 – au Parc de Galland, avec Lucien Letailleur, et Yvette et sa petite sœur



Mai 1945 – Avec Yvette, et, avec Huguette et Yvette sous les drapeaux de la Victoire

Elle me donne une leçon particulière de chorégraphie, cet après-midi là. Car, c'est bien connu, les femmes sont plus attirées et douées pour cet art que les hommes. Dans ses bras, sous sa direction, elle m'initie aux sensations intuitives du rythme et des pas de la rumba, de la valse et du tango. De ce jour, je garde toujours à l'oreille la mélodie de ce dernier, "Le tango des fauvettes"¹, et fredonne souvent les premières paroles du couplet :

"Dès que le jour a fui, /Elles s'en vont légères.

"Et, de l'ardente nuit, /Font goûter le mystère.

"Les baisers de passion, / De ces fauvettes brunes,

"Sont la folle chanson, / Qui monte au clair de lune.

La passion de la danse ne m'a plus quitté. J'apprécie en particulier les "dances de salon", mais j'aime aussi les danses "modernes". Dès qu'une musique harmonieuse parvient à mes oreilles, un mouvement cadencé souvent me saisit, je prends alors plaisir machinalement à garder le tempo.

Les "dances modernes" actuelles pratiquées en groupe ont l'avantage, avec leur rythme animé et vivant, de faire danser tout le monde. Mais les "dances de salon", délaissées par les jeunes à leur corps défendant, garde tout leur charme. Il est dommage que la connotation "ringarde" qui leurs restent attachées, empêche un grand nombre de les pratiquer malgré un désir confus.

Yvette avait rejoint la JOC par la filière des "Enfants de Marie" au "ruban bleu et blanc" en sautoir, mais elle n'était encore qu'aspirante portant le "ruban vert et blanc". Elle travaillait comme sténodactylo dans une compagnie d'assurance avec Huguette, sa confidente. Alors, par un échange de bons procédés, je renvoyais l'ascenseur en m'entremettant entre cette dernière et mon camarade, Lucien Letailleur, complice de ses sentiments².

J'en tirais aussi un certain bénéfice, car nos promenades dominicales devenaient plus aisément réalisables. Il était en effet plus facile aux filles d'obtenir à deux l'autorisation des mères pour ces sorties. Mais, "pas folle la guêpe", la petite sœur comme chaperon remplaçait la "duègne" des siècles précédents. Ainsi, Huguette avait Lucette, et Yvette avait la sienne dont le prénom est oublié (C8.22).

Les salles obscures étaient aussi interdites, alors qu'en ces lieux il était pratiquement impossible de mettre en péril la chasteté de nos compagnes. "La confiance régnait", vous disais-je. Enfin, ... on se débrouillait, mais cela n'allait pas bien loin, car on ne savait même pas se "rouler une pelle".

Yvette avait, entre autres qualités, une jolie voix de soprano suave et profonde. Lors de l'émission radiophonique de la JOC³ à Radio-Alger, elle avait chanté en solo un chant jociste, stimulant et exaltant la jeunesse, dont je n'ai plus retenu le titre.

Quand l'occasion se présentait, nos camarades ne manquaient pas de l'engager à pousser la chansonnette et exigeaient, invariablement, sous leurs regards narquois, le "tube" du moment d'Édith Piaf : "C'est lui que mon cœur a choisi", chanson légère et tendre dont je garde, toujours flottant, l'air et les paroles du refrain :

"C'est lui qu'mon cœur a choisi / Quand il me tient contre lui,

"Dans ses yeux caressant / je vois l'ciel qui fout le camp,

"C'est bon, ... c'est épatant ! / Il n'a pas besoin d'parler,

"Il n'a qu'à me regarder / Je suis à sa merci,

"Je n'peux rien contre lui / Car mon cœur l'a choisi.

¹ Les curieux pourront écouter Berthe Sylva sa créatrice sur "www.youtube.com/watch?v=LBkd8MJfTGY"

² Cela marcha si bien qu'ils se marièrent plus tard, eurent une petite fille, mais ... divorcèrent.

³ Voir chapitre VII, rubrique "Activités socioculturelles" / "Activités jocistes militantes", "Expérience radio".

1946 – Curiosités visitées



Le Tombeau de la Chrétienne



Le cuirassé "USS Missouri"

Notre flirt dura jusqu'aux vacances d'été. Il prit fin par une opération peu glorieuse de ma part que je narre plus loin. J'agissais comme un goujat, mais la destinée se chargea de me châtier dans des conditions similaires.

L'USS Missouri¹

En mai 1946 je visite le cuirassé américain " Missouri" (C8.26) en escale dans le port d'Alger. Sur ce bâtiment de 58 000 tonnes, le plus gros de la marine américaine de l'époque², furent signés les actes de capitulation du Japon le 2 septembre 1945 dans la baie de Tokyo. Ils mettaient fin à la Seconde Guerre mondiale.

Je suis accompagné de mes neveux Jean-Pierre et Antony. Ce dernier avait 6 ans, et se trouvait à Alger avec sa mère. Ma sœur Henriette passait quelques jours au chevet de maman qui venait d'être opérée.

Le navire revenait d'Istanbul³ et, dans son périple, relâchait dans plusieurs ports méditerranéens pour affirmer la "Pax Americana" à l'aube de la "guerre froide".

Il mouille dans notre ville au milieu du port, car sa taille imposante ne lui permet pas d'accoster. Pour se rendre à son bord il fallait donc franchir une succession de chalands amarrés à la "queue leu leu". Ondoyant malgré une bonne stabilité, ils reliaient son flanc à la terre ferme. Des matelots guidaient notre parcours et nous aidaient à gravir la passerelle qui pendait le long du bord de ce mastodonte gris.

La visite consistait en une promenade sur le pont (270 m), à admirer les canons et à détailler, nez en l'air, les superstructures.

Des détails oubliés de cette déambulation m'ont été rappelés par Antony, lors d'une récente entrevue :

En cours de ballade, lors d'un arrêt, en observation devant un canon, Jean-Pierre ou moi l'avons soulevé pour qu'il puisse se suspendre au fût. Ce n'était certainement pas à un calibre 406, ni même un 125, mais probablement un 40 (mm). Au même instant, un marin américain surveillant notre manœuvre, l'a pris en photo.

Il est peut-être maintenant, depuis plus de 60 ans, au côté du général Mac Arthur dans un cadre suspendu quelque part aux États-Unis.

Oran (1944 – 1945)

Des vacances estivales à Oran, durant cette période, je retiens essentiellement les séjours au cabanon, sur la plage, au bord de la mer.

¹ Armé en juin 1944, mis en réserve en 1955, rénové en 1986, utilisa sa puissante artillerie lors de la guerre du golfe en 1991, retiré du service en 1992, est aujourd'hui navire-musée à Pearl Harbor (archipel d'Hawaï).

² En 2008, le porte avions américain "USS Enterprise" déplace 85600 tonnes et le Charles de Gaulle 42000.

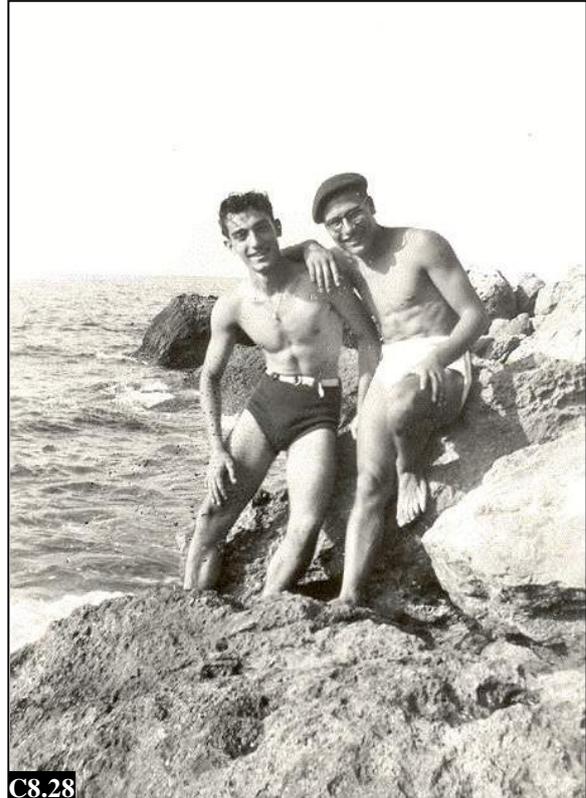
³ Où il avait transporté le corps de l'Ambassadeur Melmet Munir Ertegun décédé en 1944 à Washington.

Juillet 1944 à Oran



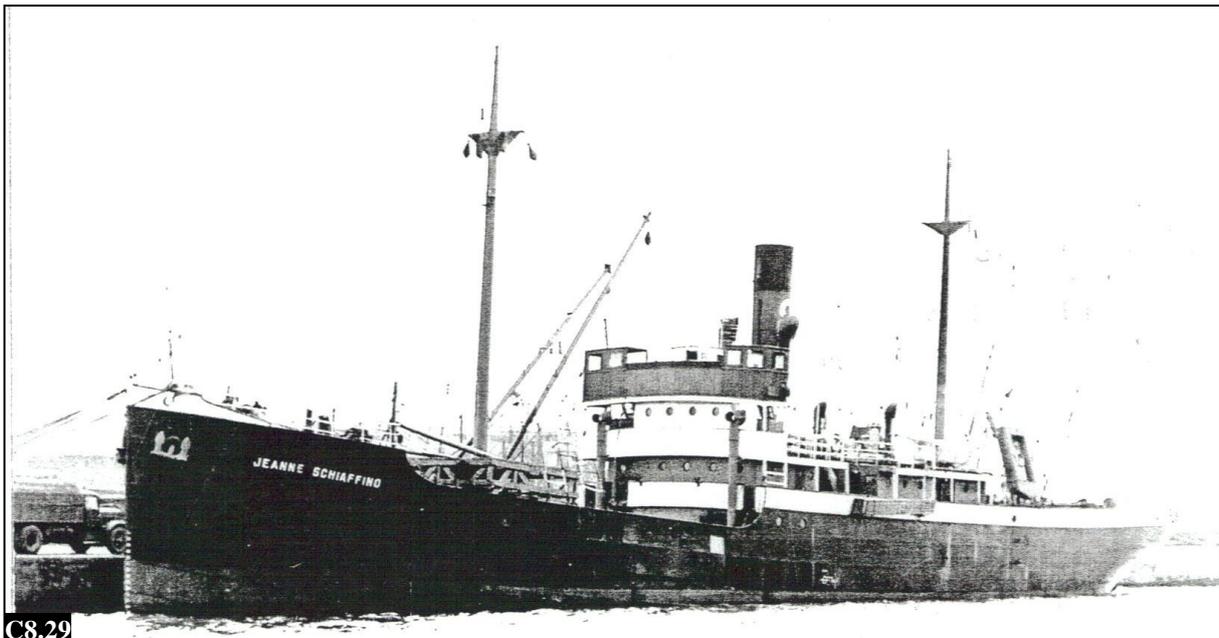
C8.27

**Sur la terrasse de Tata Henriette
avec Lydie et Fanfan**



C8.28

**À la Cueva de l'Agua
avec Fanfan**



C8.29

"La Jeanne Schiaffino"

Été 1944

Cette année 1944, comme tous les ans, je vais passer une partie des grandes vacances à Oran. J'emmène avec moi Fanfan pour deux semaines en juillet, après l'accord de mes sœurs obtenu naturellement spontanément¹. Sa mère, toujours peu commode, est plus difficile à convaincre. L'autorisation est toutefois acquise grâce au passage de "La Jeanne Schiaffino"² (C8.29) à Oran, sur laquelle le père Lombardo est "le coq"³.

Le cargo n'a relâché que quelques heures. Après avoir accosté dans la nuit, il est reparti dans l'après-midi. Nous nous étions assurés de sa date d'arrivée en "descendant" au port quelques jours auparavant. Nous avons ainsi passé à bord toute une matinée, captivés par les différentes manœuvres de chargement et de déchargement.

Ces 15 jours de divertissement (C8.27-28) se sont passés loin de la tutelle pesante de nos mères, dans un agréable dépaysement et une profonde amitié toujours conservée jusqu'à la mort de ce vieux camarade, en 2004.

Cette escapade oranaise, n'était-ce pas une curieuse manière de récompenser notre échec récent au Brevet élémentaire ?

La leçon tirée de cette interrogation devrait nous servir à juger, sans trop de sévérité, les "dérapages" occasionnels de notre progéniture.

Mes vacances se poursuivent en août à Saint-Roch (C8.35), plage où mes beaux-frères, Jean et Tonico, viennent d'acquérir un "cabanon".

À l'opposé d'Aïn-franin, ce lieu-dit est situé à moins de 15 km à l'Ouest d'Oran, après Mers el Kebir. Il vient d'être abandonné par les troupes américaines se préparant à débarquer en Provence. Elles en avaient fait un centre de repos et réalisé certains aménagements. En particulier, au bout du chemin rejoignant la route, un robuste et large escalier en bois avait été construit pour accéder sans difficulté sur le sable en contrebas. Mais les logements déjà rustiques, mal entretenus, étaient laissés passablement délabrés.

Dans le coin cuisine de la véranda nous avons un évier avec un robinet, mais pas l'eau douce⁴ courante. Déversée et stockée dans une petite cuve encastrée au-dessus, elle est apportée d'Oran en bombonnes ou jerricans. Jean assure journalièrement l'intendance, Fritz nous rejoint en fin de semaine et Tonico, sous les drapeaux, doit être en stage au Maroc dans une unité de transport en formation, sur du matériel américain, avant de partir combattre en France.

L'électricité est aussi absente, on s'éclaire à la lampe à carbure⁵ (C8.37). La luminosité, sans rivaliser avec l'ampoule électrique, est supérieure à la lampe à pétrole encore utilisée. Mais la fiabilité de son fonctionnement laisse à désirer. La corvée d'allumage chaque soir est stressante, car les bruleurs, parfois capricieux, prennent un malin plaisir à "charbonner" ou à se boucher refusant de s'allumer. Commence alors, dévissage, décrassage, revissage, pour, souvent, ... répéter les opérations. Afin de pallier ces désagréments, nous gardons plusieurs lampes et becs à disposition.

La cuisine est minuscule, mais la cuisson des aliments peut se pratiquer à l'aide du réchaud à pétrole (C8.36).

¹ Mais par lettre, le téléphone encore absent les communications urgentes utilisent le télégramme.

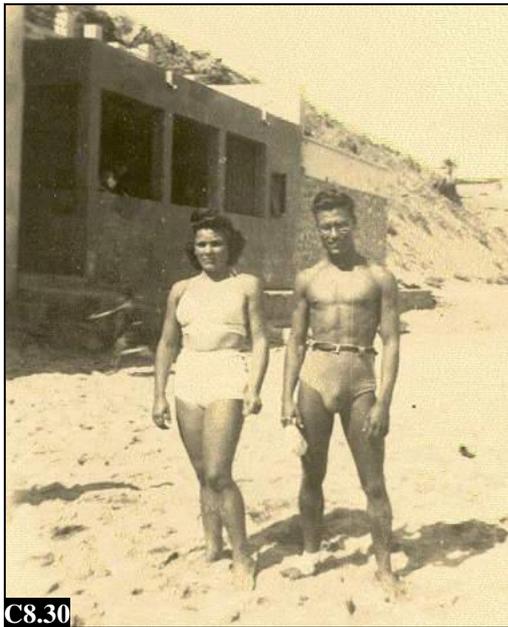
² Petit cargo jaugeant 1 300 tonnes de la "Cie Schiaffino", compagnie maritime d'Alger.

³ Maître-coq : le cuisinier.

⁴ Depuis les années 30, l'eau courante d'Oran était potable mais saumâtre. Elle redeviendra douce en juillet 1952 par la construction du barrage de Beni-Badel près de Tlemcen. L'eau en bouteille n'étant pas encore vulgarisée, la vente d'eau douce se faisait dans les rues par des marchands ambulants.

⁵ Le gaz acétylène enflammé, résultant de la réaction de l'eau sur le carbure de calcium, produit la lumière.

1945 – Plage de Saint-Roch



**Gilberte et moi sur la plage
derrière nous, son cabanon**

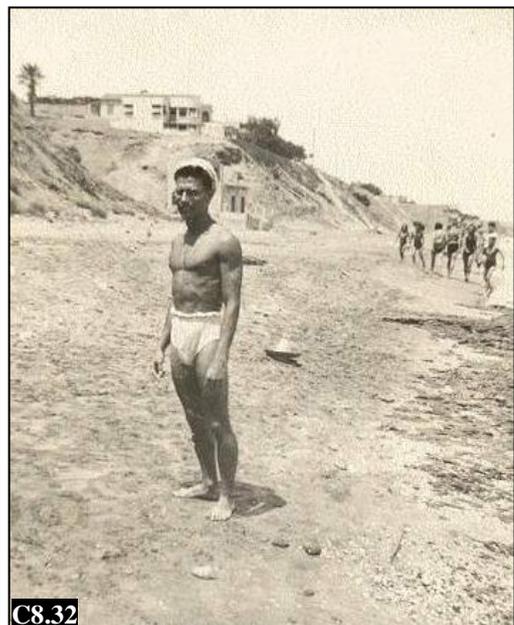
C8.30



C8.31

Gilberte, Marinette, son frère André et moi sur le "radeau de sauvetage"

**Une devinette : qui est-ce ?
Au loin, une villa de Trouville**



C8.32

Nous n'avons naturellement pas de douche ni de salle d'eau. Les femmes seules utilisent, avec parcimonie, l'eau douce avec un gant de toilette et les plus jeunes s'en passent allégrement. Je n'ai plus vu le savon durant plusieurs semaines. Les longues baignades assurent la toilette journalière et l'eau de mer, remplaçant savonnette et shampoing, "astique" sainement l'épiderme. Je garde ainsi nuit et jour, durant tout le séjour, mon slip de bain pour seul vêtement.

Les "cabanoniers" sont encore peu nombreux et n'ai pas de camarades de mon âge pour me tenir compagnie, mais je termine ces vacances oranaises en "m'éclatant" dans la mer et les rochers.

Été 1945 - Gilberte

En cette année 1945, je reviens passer mes vacances estivales à Saint-Roch. Je laisse à Alger Yvette, mon flirt, en l'assurant de mon retour dans deux à trois semaines après cette visite familiale.

La guerre vient de se terminer, ce n'est pas encore l'affluence constatée lors de mes séjours ultérieurs de 1947 et 1951, mais la plupart des cabanons sont maintenant habités. En particulier, celui des Victoria situé devant le notre à même le sable. Ils ont deux enfants, une fille et un garçon.

Je n'ai pas encore 18 ans et fais la connaissance de l'aînée, Gilberte, qui n'en a pas 17. Elle n'a ni la grâce ni la finesse de la "petite algéroise", mais, excellente nageuse, sa vitalité et son allure sportive brouillant mes esprits elle la remplace en quelques jours (C8.30). À Alger pourtant, mon engagement était "franc et sincère". Mais, ... que valent les promesses quand Cupidon s'en mêle ?

Bains, nage, promenades et farniente sur la plage occupent nos journées et nos soirées (C8.31-32). Il manque toutefois les bals du samedi soir qui me permettront en 1951, en ce même lieu, de faire la connaissance de mon épouse, la véritable élue de mon cœur. Mignonne et jolie elle partage depuis ma vie, et possède, outre le charme et la beauté, les qualités foncières dont n'étaient peut-être pas dotées mes deux premières "amourettes" pour affronter la vie de couple. Par contre, par une curieuse coïncidence, Micheline réunit les goûts ludiques qu'elles avaient séparément. Le chant et la danse pour la première et celui de la musique pour la seconde. Nous chantons ensemble à la chorale de la ville, nous ne ratons aucune occasion de soirées dansantes et un piano meuble son bureau. L'étude de cet instrument interrompue dans sa jeunesse, après la mort de sa mère et les pérégrinations de son père, a été reprise à notre venue à La Crau.

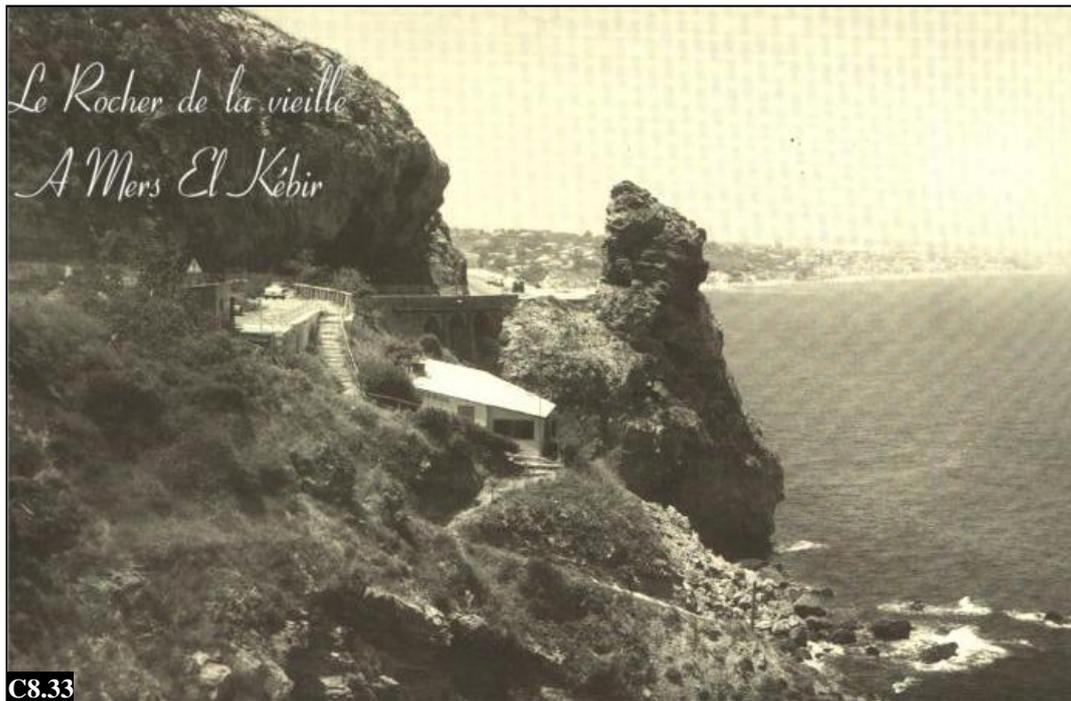
Septembre arrive, il me faut penser au retour, expliquer à Yvette mon attitude et rompre. Mais, comment m'y prendre ? Le remord taraude ma conscience et je "balise" comme un collégien (sans jeu de mot).

Pour trouver une solution, je demande par lettre¹ au "camarade" Eugène, le plus futé des "trois machos", de venir me chercher à la gare, pour m'épancher et lui exposer sans attendre ma position. Il se charge de cette délicate situation et la règle dès le lendemain. Il ne me donne pas de détails mais me laisse deviner la fierté d'un cœur blessé.

Comme des étrangers mal à l'aise, on se côtoiera encore parfois dans de rares réunions jocistes où, penaud, je garde un "profil bas".

Deux péripéties marquent encore mon séjour à Saint-Roch et me font découvrir des aptitudes inconnues de "sauveteur".

¹ Nous n'avons pas le téléphone fixe et le "mobile" est encore loin.



La route d'Oran à Aïn-el-Turk au passage du "Rocher de la vieille"
 Le "Rocher" cache, en contre bas, la plage de **Saint-Roch** qui rejoint Aïn-el-Turk, au fond à droite



Côte rocheuse au "Rocher de la Vieille"
clôturant la plage Saint-Roch vers Oran
 (à mon "2^{ème} sauvetage" le courant entraînera le radeau derrière les rochers nous interdisant tout retour à pied par le littoral)

Été 1945 - 1^{er} sauvetage

Ce matin de 15 août, ou du dimanche suivant (?), la mer houleuse "écume" comme souvent en cette période.

Respectant l'usage, personne ne se baigne à l'exception de deux "pékings". Assis sur le sable près de Gilberte, adossés au mur de son cabanon nous observons la mer et les évolutions des baigneurs. Un "public" observe attentivement la scène près du bord, car, nos "artistes" paraissent avoir quelques difficultés à regagner la plage. L'un d'eux touche terre, mais l'autre, nageant par saccade, semble impuissant à revenir, et, manifestement épuisé se laisse balloter par les flots.

La mer ne paraissant pas très "démontée", je suis surpris par l'absence d'intervention. Passés les premiers rouleaux, les autres, moutonnant, semblent moins puissants. Surnageant à quelques dizaines de mètres au large, le gars devrait pouvoir être atteint sans difficulté. J'en fais la remarque à Gilberte qui, sentant mon agacement, me prend le bras et dit :

- "Reste là, n'y va pas !

Ces paroles doivent provoquer la réaction d'un neurone assoupi, car, sans plus réfléchir, je me détends comme un ressort, court vers la mer et plonge dans les rouleaux¹. Je ressors quelques mètres plus loin dans la houle écumante, et, en quelques brasses je suis près de lui.

Manifestant ma présence par quelques paroles, je l'aborde par derrière et glisse ma main droite sous une aisselle. Je nage sur le dos de la main gauche et des jambes, et, en le soutenant, le ramène sans grand-peine vers le rivage.

La difficulté reste alors le franchissement des rouleaux qui se brisent sur la grève. Mais mon action a réveillé l'apathie des "spectateurs" qui, se tenant par la main, font une chaîne s'avancant dans la mer et recueillent mon "touriste" sans problème.

Mon "exploit" terminé, "faux modeste", je m'éclipse pour éviter les congratulations, mais aussi, ... les "engueulades". Je ne manque pas celle de ma mère qui m'observait, inquiète, depuis la véranda.

En début d'après midi, le "rescapé" vient me remercier. Coiffeur à Oran, il était invité chez des amis à Trouville² pour la journée. Dans la conversation, il me confie les impressions qu'il garde de mon intervention et me rapporte une curieuse vision :

Croyant sa dernière heure arrivée, il s'abandonnait lorsqu'il "perçut" ma présence. Dans le brouillard des embruns, il ouvrait alors ses yeux mi-clos et aperçut, scintillant, le Christ en croix argenté suspendu à mon cou par une chaînette³. À demi-inconscient, pensant confusément au miracle, il ne cessa d'invoquer mentalement la Vierge et Jésus jusqu'à la terre ferme.

Été 1945 - 2^{ème} Sauvetage

Quelques jours plus tard, me voici "embarqué" à nouveau dans le "sauvetage" d'une jeune et charmante jeune fille. Mais, pour mon désagrément, elle n'avait pas regardé le portrait de Saint-Christophe⁴ avant de s'aventurer sur l'eau ce matin là.

¹ Par la même opération je manque de me noyer dans l'Océan Atlantique ("Sergent PERES René" page 114).

² Lieu-dit mitoyen à Saint-Roch.

³ Encore une curiosité de la mémoire. Portée assez longtemps, je ne sais comment et quand cette croix a disparu.

⁴ Protecteur des touristes et des voyageurs suivant le dicton : "Regarde Saint-Christophe et va-t-en rassuré".

Les plages de Saint-Roch, Trouville, Bousville, Paradis-plage, Ain-el-Turk



C8.35

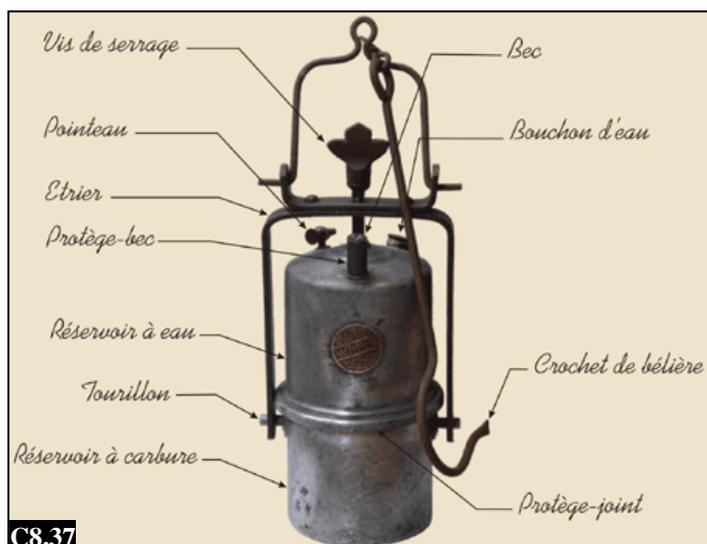
Le cabanon des Strauss est adossé à la colline, face aux groupes de personnes sur la plage
 Le cabanon des Ivarra est adossé à la colline, sa terrasse se situe devant l'auto sur la route
 Le cabanon des Victoria est le 2^{ème} "cube" avançant sur la plage, en partie caché par le 1er

Appareils de chauffage culinaire et d'éclairage



C8.36

Le réchaud à pétrole



C8.37

La lampe à carbure

La mer n'est pas "mauvaise" mais houleuse. Encadrés par deux monitrices, une douzaine d'enfants, d'un centre de repos militaire à proximité, sont aux bains. Surveillés par l'une d'elle, la plupart jouent sur la plage ; l'autre, avec trois ou quatre autres, s'amuse "à naviguer" à quelques mètres du bord sur un lourd radeau de la marine américaine¹ (C8.31).

Souvent aperçue sur les bateaux de guerre Alliés suspendue aux haubans, l'embarcation de couleur grise est de forme rectangulaire. Son épais bordage, constitué par de lourdes pièces de bois toilées, forme l'armature d'une coque non profilée ; une robuste toile de bâche cirée sert de plancher.

Des mouvements bizarres du groupe et des gesticulations en direction des "navigateurs" attirent mon attention : la monitrice essayait vainement de ramener l'engin à terre avec une minuscule pagaie.

"Enfantin mon cher Watson !" : Je me mets à l'eau, et en quelques brasses je suis près des "naufragés". J'essaie de tirer le radeau par le cordage qui l'entoure, mais sa lourdeur et sa structure rendent le remorquage impossible.

Je fais sauter un par un les enfants qui savent barboter, et les guide près du bord où ils sont récupérés. J'engage la jeune fille à faire de même, car la houle et le courant nous ont déjà passablement éloignés de la plage.

"Problème mon cher Watson !" : Faisant la mijaurée, elle refuse. Nous voici alors non pas entraînés vers le large, mais vers l'Est et les rochers que surplombe le "Rocher de la Vieille" (C8.34).

Toujours nageant, agrippé à la corde du pesant esquif, je le guide vers une minuscule crique au fond d'une grotte, et le tire péniblement au sec appréciant désagréablement hors de l'eau sa masse inerte et son poids.

La côte rocheuse nous cache la plage, mais elle ne doit pas être éloignée : probablement à moins de 200 ou 300 mètres. Pour deux jeunes gens "athlétiques" cela ne semble pas bien difficile de revenir chez nous à la nage.

Hésitante, je la rassure et l'invite à nager devant moi pour me permettre de surveiller sa progression et d'intervenir éventuellement. Convaincue, elle part sur une mer assagie par la profondeur de la cavité.

Pratiquant une brasse laborieuse mal assurée de débutante, je jauge aussitôt ses piètres capacités. Doutant qu'elle puisse à la sortie affronter la houle, malgré sa faible intensité, je stoppe l'opération.

"On n'est pas sorti de l'auberge mon cher Watson !". Et, comme dirait Coluche, "je suis scié" par la performance de ma coéquipière. Alors, la surprise passée, ... avisons !

Seule solution : ... la montagne !

Mais, "ce ne sera pas de la tarte" de rejoindre la route d'Oran en gravissant l'éperon du "Rocher de la Vieille" (C8.33).

Ma compagne, probablement "parisienne" et sa passion n'étant pas la mer, sans grande réticence malgré son appréhension, est "partante" pour ce nouveau programme.

¹ L'ancêtre lointain du zodiac actuel, mais sans moteur.

Je n'ai jamais eu l'impression d'avoir accompli quelque "exploit" en mer. Par contre, s'en était certainement un de gravir la falaise pieds nus, sans lunettes¹ - moi qui suis myope comme une taupe -, en entraînant et "houspillant paternellement" mon "artiste" qui "n'en menait pas large" et ne cessait des jérémiades étouffées d'enfant gâtée.

Nous avons éprouvé pas mal de frayeurs durant l'ascension, car le risque de chute était constant. J'ai pensé faire demi-tour, mais sur la pente abrupte ce mouvement aurait été bien plus périlleux.

La position de la route et la configuration de l'escarpement masquaient notre progression. Nous sommes donc surpris, en débouchant sur la chaussée, d'être accueillis par un rassemblement d'estivants manifestant leur joie. Alertés par le "téléphone arabe" ils avaient suivi de loin notre "manège".

Salué à nouveau comme un "héros", ma "modestie" encore "bousculée", je goûte toutefois agréablement ces congratulations. Pourtant, je n'ai jamais eu l'impression d'avoir bravé de grands dangers. Mais certaines occasions apportent parfois, par des actes mineurs, une notoriété qui perdure. Ce ne fut pas mon cas. Je restais un sauveteur sans médaille.

J'ai tout de même eu droit à une "engueulade" de Gilberte, mais pas de ma mère : le congé de mon père terminé, elle avait déjà rejoint Alger avec lui. Elle ne s'est donc pas "rongé les sangs" pour "son petit" durant cette aventure.

Déboires sentimentaux

Quelques jours plus tard je quitte à mon tour Saint-Roch pour Alger où j'enchaîne l'épisode "Eugène et Yvette" narrée ci-avant.

Je ne crois pas avoir fait "une bonne affaire", car je passerai très peu de temps en compagnie de Gilberte. Nos contacts resteront essentiellement épistolaires.

Elle viendra quelques jours en visite à Alger pour un week-end prolongé en février 1946. Son père étant cheminot elle avait la possibilité de voyager gratuitement, mais ... nos parents veillaient. Considérés comme de "simples camarades", ce n'était pas "bien commode" de flirter à cette époque.

Je ne verrai pas encore Oran pour la saison estivale et n'aurai pas le plaisir de passer à Saint-Roch quelques jours de juillet en sa compagnie. Ma mère, "sonnée" pour ce voyage, ne s'opposait pas à mon départ. Mais, "virtuellement" en convalescence après sa pénible opération du printemps, en formulant sa réponse son visage grave reflétait une contrariété mal dissimulée. Ses yeux traduisant ses sentiments ..., je ne parlais pas.

Volubile en espagnol lorsqu'elle exprimait sa colère, elle restait calme et froide dans ses échanges en français avec ses enfants. Maîtrisant mal son maigre vocabulaire, ses yeux parlaient pour elle. Souvent sans parole, d'un simple regard, ses enfants saisissaient sa pensée. Ma sœur Henriette toujours de ce monde pourrait le confirmer.

¹ Les lunettes de natation n'existaient pas, et encore moins avec verres correcteurs.

Nous nous reverrons après la mort de ma mère fin novembre 1946, lorsque je passerai quelques semaines à Oran.

Puis, soldat, encore quelques courtes soirées début mars et pour le week-end de Pâques 1947.

Enfin, nous nous retrouverons fin août de cette même année à Saint-Roch sur la plage, durant mes 10 jours de permission de détente, avant mon départ pour la colonie vers ...l'inconnu et notre séparation définitive.

Début mai 1950, à Oran, le scénario de notre rupture consommée se déroula sur un trottoir en quelques secondes, sans un regard, par l'échange de nos paquets de lettres représentant l'essentiel de notre liaison.

Patience ! La "bonne affaire" se fera ... l'année suivante en rencontrant Micheline.



Chaque chose en son temps, ce sera pour plus tard